

LA FAMILLE DANS L'ANCIEN TESTAMENT

Introduction

Tout le monde a quelque chose à dire (ou à taire) sur la famille. Chacun peut évoquer des principes, des idées, mais surtout des souvenirs, agréables ou poignants, enjolivés ou réels, toujours à travers le prisme de sa propre expérience, de son vécu. Comme par exemple ce jeune Jules, cité par A.-L. Zwilling¹, qui adresse une lettre à Dieu lui écrivant : « Cher Dieu, Peut-être que Caïn n'aurait pas tué Abel s'ils avaient eu chacun leur chambre. Avec mon frère, ça marche. » D'où l'importance, avant de parler de la famille dans la Bible, de rappeler quelques règles de prudence et d'établir nos repères méthodologiques.

Le premier repère méthodologique se situe sur le plan de l'histoire et de la géographie. En effet, parler de la famille dans la Bible suppose un dialogue qui puisse tenir ensemble des données scripturaires s'étalant sur une période de mille ans, provenant de milieux très différents. De la société nomade des Hébreux avant l'Exode à la fixation des tribus dans la Terre Promise, du milieu palestinien à l'époque de Jésus aux sociétés gréco-romaines fortement urbanisées des missions de Paul, un *topos* sur la famille n'en est que plus difficile.

Un deuxième repère relève du genre littéraire biblique lui-même. A travers les systèmes familiaux différenciés évoqués au gré de l'écriture biblique, apparaît le manque crucial d'un modèle parfait, ni sur le plan social, ni sur le plan éthique, encore moins du point de vue d'une doctrine systématique. Les auteurs bibliques réfléchissent eux-mêmes sur les liens de parenté et sur la construction du peuple de Dieu, à la lumière de leur foi en un Dieu unique, sauveur et donc d'abord créateur. Les textes bibliques racontent. Ils racontent des histoires d'êtres humains exposés à la violence, à la tromperie, au meurtre, aux rivalités et à la haine à l'intérieur même de leurs familles. Le premier homme se désolidarise de sa femme en rejetant sur elle la responsabilité du fruit interdit ; le premier frère est tué par la jalousie de son frère. Et, dans un contexte qui se veut plus historique, Jacob vole par ruse la bénédiction prévue pour son frère ; Joseph est vendu à des marchands d'esclaves ; même Abraham chasse Agar avec son fils Ismaël et entend sacrifier son autre fils. Dans ce sens, Ph. Lefebvre a raison de dire que la famille biblique tient davantage d'un chantier ouvert que d'un cahier de charges². Le texte biblique n'est pas à prendre comme une recette du bonheur ni comme mode d'emploi de la famille. Au contraire, il exprime une foi en Dieu qui transforme le cœur de l'homme.

Un troisième avertissement se rapporte plutôt à nos questionnements et aux défis actuels. La situation de la famille dans nos cultures d'aujourd'hui (pas seulement en Occident) est difficile à tous les égards. Paradoxalement, la famille est aussi l'objet de toutes les attentes, tant sur le plan ecclésial que sur le plan personnel. Elle est désirée comme un havre de paix et de bonheur, un lieu d'équilibre et d'échange, un appui solide, un salut pour l'Église et la société... Or, de quelle famille parle-t-on ? Cherche-t-on dans la Bible la confirmation d'une image connue et idéalisée ? Peine perdue. La famille dans la Bible échappe à nos modèles et à nos conceptions actuelles : les patriarches n'étaient pas monogames, la structure

¹ *Lettres à Dieu*, Bayard, 1998, p. 48, cité par A.-L. ZWILLING, *Frères et sœurs dans la Bible*, p. 21.

² Ph. LEFEBVRE, *La famille*, p. 7.

familiale répandue n'est pas nécessairement nucléaire, les enfants ne sont pas toujours traités avec douceur et respect, les frères ne sont pas exemplaires et les parents ne sont toujours pas à la hauteur de leur vocation.

Tout ceci sert de présupposé à notre réflexion sur la famille à partir des données bibliques. Plus modestement, c'est un essai de réfléchir ensemble sur le mystère de Dieu qui se révèle à notre humanité et nous révèle à nous-mêmes, dans nos expériences familiales, dans nos projets de construire sa famille, selon son amour. C'est pourquoi je vous propose un cheminement particulier pour cet exposé : dans un premier temps un petit parcours lexical qui débouchera sur une réflexion à propos de la fécondité et de la stérilité. Dans un deuxième temps, le panorama sera encore plus rapide pour survoler l'Ancien Testament à la recherche de fondements théologiques et de quelques implications pratiques.

I. Enquête lexicale et enjeux de la stérilité

La première remarque qui s'impose au niveau du vocabulaire c'est que l'hébreu ne possède pas de mot pour exprimer exactement notre idée de famille. La structure sociale de parenté s'organise à trois niveaux, voire quatre dans le sens large. Le terme hébreu qui se rapproche le plus de notre conception actuelle est celui de « maison » (*bayit*) ou maisonnée, dit encore « la maison paternelle, du père » (*bêt ab*). Or, *bayit* désigne à la fois la maison et la descendance, la postérité, la famille à laquelle on appartient. Lorsque David voulait construire une « maison » *bayit* pour le Seigneur (2 S 7), un temple pour Yhwh, celui-ci s'adressa au prophète Natân en ces termes : « Va dire à mon serviteur David est-ce toi qui me construiras une maison (*bayit*) pour que j'y habite ? (...) C'est le Seigneur qui fera une maison (*bayit*) pour David, qui lui donnera une descendance et affermira sa royauté. Le jeu de mots ici sur *bayit* (maison/ postérité, famille) montre le sens large désigné par le vocable hébreu. Par ailleurs, le lien entre famille et maison peut être compris aussi dans Dt 5,14 (code de la Loi) : « Tu ne feras aucun ouvrage, toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni ton bœuf, ni ton âne ni aucune de tes bêtes, ni l'étranger qui est dans tes portes. » Cette *famille-maison* est donc une communauté d'habitation, de ceux qui partagent le même toit. (Noter que l'épouse n'est pas explicitement nommée, peut-être car elle forme une seule chair avec son mari ?)

Le second terme hébreu qui évoque la parenté c'est la *mishpahah*, parfois traduit en français par famille et le plus souvent par clan. La racine verbale évoque le fait d'être en lien avec d'autres personnes. A l'intérieur du clan, l'héritage et l'identité territoriale entrent en ligne de compte et justifient la pratique de l'endogamie entre les familles appartenant au même clan. Un témoignage du livre des Nombres est éclairant à ce sujet : « Moïse, sur l'ordre de Yhwh, donna cet ordre aux Israélites, (...) les filles de Célophéhad épouseront qui bon leur semblera, pourvu qu'elles se marient dans un clan de la tribu de leur père. (...) Toute fille qui possède une part dans l'une des tribus Israélites devra se marier dans un clan de sa tribu paternelle, de sorte que les Israélites conservent chacun la part de son père. » (Nb 36,5-12). Ainsi, ce que le *bayit* évoque de la famille est inscrit dans l'espace et le temps, la maison et la généalogie, avec une dimension verticale à travers les générations ; alors que le clan est une vision plus élargie comportant une dimension horizontale et des connotations économiques. La famille-*bayit* fait partie d'une famille-clan qui regroupe les descendants d'un ancêtre commun (Nb 1,17-19).

Un troisième niveau plus large encore est celui de la tribu (*shebet*). Plusieurs clans forment une tribu. Les douze tribus d'Israël et leurs territoires portent les noms des fils de Jacob. Ce niveau de parenté plus étendu forme une unité sociale et politique importante pour le peuple. Bien plus tard et malgré la dispersion, l'appartenance à la tribu garde toujours une valeur symbolique forte, aux yeux de quelqu'un comme Paul, fier d'appartenir à la tribu de

Benjamin (Ph 3,5). Plus encore, l'évocation des douze tribus continue à représenter la totalité du peuple de Dieu, dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament. Voilà donc le quatrième terme plus large, 'am, le peuple, qui constitue une véritable famille, la famille qui reçoit l'alliance divine, les promesses, l'adoption filiale, la gloire, la loi, le culte... selon les termes de Paul lui-même en Rm 9,4.

La distinction entre ces quatre niveaux de parenté peut paraître à première vue inutile pour notre propos, mais elle est intéressante d'abord pour comprendre que les mots hébreux que l'on rend par « famille » couvrent des réalités assez diverses. Mais le véritable intérêt consiste dans le lien qu'entretiennent ces composantes de la parenté entre elles et avec le don de Dieu dans l'Alliance. L'exemple d'Akân dans le livre de Josué peut illustrer ce point de vue. Jos 7 raconte la défaite d'Israël devant Ai, suite à la violation de l'anathème et à la colère de Yhwh. Pour trouver le coupable, Josué « fit avancer Israël par tribus, et c'est la tribu de Judas qui fut désignée par le sort (*shebet*). Il fit approcher les clans de Juda, et le clan de Zérah fut désigné par le sort (*mishpahah*). Il fit approcher le clan de Zérah par famille, et Zabdi fut désigné par le sort. Josué fit avancer la famille de Zabdi (*bayit*) homme par homme et ce fut Akân, etc. » (Jos 7,16-18). De fait, l'acte de cet homme a eu des répercussions considérables sur sa famille et sur l'ensemble du peuple. Il ne s'agit pas uniquement de l'échec d'Israël dans la bataille, mais d'extirper le mal du sein du peuple, ce qui entrava le rapport d'alliance avec Dieu. Le texte le dit clairement au v. 11 : « Israël a péché, ainsi ils ont violé l'alliance que je leur ai prescrite. » Les conséquences d'un acte individuel rebondissent sur toute la famille.

D'autre part, la frontière entre ces dénominations n'est pas tout à fait nette. Comme le mentionne le P. De Vaux, le terme *bayit* « est très souple et va même jusqu'à englober le peuple entier, la maison de Jacob ou la maison d'Israël, ou une fraction importante du peuple, la maison de Joseph, la maison de Juda³. » De même, les membres d'un clan s'appellent aussi « frères » (1 S 20,29), tout comme le véritable ami devient un frère (Pr 17,17 ; 18,24).

De ce point de vue, la famille (comme la maison) est à construire. Le même verbe est employé dans le cas d'une construction ou pour évoquer l'émergence d'une famille : le verbe *banah* (bâtir). Dans Gn, Dieu prit une côte à Adam et la bâtit (*banah*) en femme. Plus significatif est le souhait adressé à Booz après avoir épousé Ruth la Moabite en ces termes : « Que le Seigneur donne à la femme qui entre dans ta maison (*bayit*) d'être comme Rachel et Léa qui, à elles deux, ont construit (*banah*) la maison d'Israël (*bayit*) » (Ruth 4,11). Comment ? En ayant enfanté les douze fils de Jacob, les têtes des tribus d'Israël, la totalité du peuple. La construction du peuple est ainsi liée à la postérité. La bénédiction divine se manifeste souvent par une longue vie et une famille nombreuse (cf. Lv 26,9 ; Dt 28,4). La vieille Sarah qui se sait stérile propose sa servante égyptienne à Abraham en disant : « Va vers ma servante ; peut-être serai-je bâtie (*banah*) par elle. » (Gn 16,2). Être bâtie comme mère pour construire la maison de son époux. Que devient alors cette famille fragilisée par la stérilité ? La stérilité est un thème bien récurrent dans les récits bibliques, mais dans les couples fondateurs d'une lignée (sans parler des eunuques) cette stérilité est toujours envisagée du côté féminin. La stérilité pose le problème de la survie familiale et de la perpétuation du clan. En d'autres termes, elle remet en question l'absolutisation de la famille. C'est, de fait, ce que les textes bibliques opèrent narrativement en évoquant la stérilité : ne pas absolutiser la famille, mais reconnaître la vie comme don de Dieu, lui qui construit pour son élu une maison, une postérité, une famille.

Plusieurs passages illustrent cette réalité théologico-spirituelle. Nous avons évoqué rapidement l'exemple d'Abraham, amené à la bigamie suite à la stérilité de son épouse. Toutefois, Dieu choisira Isaac le fils de la promesse pour perpétuer son alliance. Le récit de la

³ R. DE VAUX, *Les Institutions de l'AT*, I, p. 39.

naissance de Samuel est bien connu aussi. Anne, la femme préférée d'Elqana est stérile, alors que Pennina jouit d'enfants nombreux. Or, le texte signale que c'est Yhwh qui avait fermé son sein. La voyant pleurer, Elqana lui dit : « Pourquoi pleures-tu et ne manges-tu pas ? Pourquoi ton cœur est-il triste ? Est-ce que je ne vaudrais pas pour toi mieux que dix fils ? (1 S 1,8).

Ce schéma était déjà à l'œuvre dans le récit de la stérilité de Rachel, elle aussi l'épouse préférée. Le poids de sa solitude s'aggrave par la succession des naissances pour Léa, sa sœur aînée. Le contraste entre la fécondité de l'une et la stérilité de l'autre est souligné narrativement du fait de la répétition quadruple et saccadée de la phrase « elle devint enceinte », « et elle devint encore enceinte » (Gn 29,32.33.34.35), comme s'il n'y avait aucun autre événement que ces naissances⁴. L'amour préférentiel de Jacob ne lui tient pas lieu d'enfant et Rachel (Gn 30,1-2) devint jalouse de sa sœur. Elle dit alors à Jacob : « Donne-moi des enfants ou je meurs ! » Jacob se met en colère et lui réplique : « Suis-je moi à la place de Dieu, qui retient loin de toi le fruit du ventre ? » Jacob (et avec lui le texte biblique) reconnaît que c'est Dieu qui rend fécond ou stérile. Là aussi, Rachel aura recours à sa servante Bilha et « sera bâtie » par elle, c'est-à-dire aura des enfants par son intermédiaire, jusqu'au point de déclarer après la naissance du deuxième garçon : « J'ai remporté contre ma sœur un combat divin » (Gn 30,8) (hapax difficile à expliquer, du reste).

Cependant, la fécondité donnée par Dieu à Léa est mise dans le texte en rapport avec l'attitude peu avenante de Jacob et ses sentiments qui manquent d'amour envers elle. En effet, à chaque naissance, Léa s'exprime. En Gn 29,32 : « Car le Seigneur a vu mon humiliation et maintenant mon époux m'aimera. » Au v. 33 : « Car le Seigneur a entendu que j'étais détestée et m'a donné encore celui-ci ». Puis, à la naissance du troisième garçon, Léa dit encore : « Maintenant mon époux s'attachera à moi », et enfin, « Cette fois, je louerai le Seigneur ! » Le Seigneur a vu et a entendu. Face au manque d'amour et à l'humiliation, la fécondité et la stérilité sont posées comme un enjeu du libre don de Dieu et de la plénitude de son amour et de son alliance qui dépassent tout cadre familial. L'insistance sur l'action de Dieu dans la naissance des douze fils de Jacob est d'ailleurs relue et reprise par les *targoums* et les *midrashîm*. Nous lisons dans le Tg du Ps.-J. sur Gn 29, 31 ceci :

« Il fut manifesté devant le Seigneur que Léa n'était point aimée de Jacob et il décida par Sa Parole de lui donner ses enfants. »

C'est donc lui la source de vie qui ouvre le sein maternel. De même, dans Tg Neofiti sur Gn 30,22 :

« Quatre sont les clefs qui se trouvent dans la main de Yhwh, Seigneur de tous les siècles, et qui ne sont confiées ni à l'ange ni au séraphin : la clef de la pluie, la clef de la nourriture, les clefs des tombeaux et la clef de la stérilité. (...) La clef de la stérilité, car ainsi explique l'Écriture et dit Yhwh se souvint de Rachel dans sa miséricordieuse bonté et Yhwh entendit la voix de la prière de Rachel et il décida par Sa Parole de lui donner des enfants. »

Les quatre clés sont toutes des symboles de la vie, du don divin pour la subsistance, la survie, la résurrection et la postérité.

Cette constitution de la famille de Jacob est d'autant plus importante qu'elle retrace l'histoire du peuple de l'alliance et des tribus qui le composent. Or, le texte biblique garde un regard critique et ne cesse de mettre en garde contre toute absolutisation de cet idéal familial ou de la capacité de procréation. Le prophète Isaïe témoigne de cette relecture en parlant de l'eunuque et de la femme stérile : « Crie de joie, stérile, toi qui n'a pas enfanté... car plus nombreux sont les fils de la délaissée que les fils de l'épouse » (Is 54,1-2) ; « Que l'eunuque ne dise pas : voici, je suis un arbre sec. Car ainsi parle le Seigneur aux eunuques qui observent mes sabbats et choisissent de faire ce qui m'est agréable, fermement attachés à mon alliance ; je leur donnerai dans ma maison et dans mes remparts un monument et un nom meilleurs que

⁴ Cf. A.-L. ZWILLING, *Frères et sœurs dans la Bible*, p. 59s.

des fils et des filles ; je leur donnerai un nom qui ne sera jamais effacé » (Is 56,4-5) L'accent est mis sur la pratique de la loi, du droit et de la justice. La relecture plus tardive dans les livres sapientiaux à l'époque hellénistique manifeste la même prise de conscience affirmant que la stérilité vaut mieux qu'une postérité impie, comme le note le livre de la Sagesse : « Heureuse la femme stérile qui est sans tache, celle qui n'a pas connu d'union coupable ; car elle aura du fruit à la visite des âmes. Heureux encore l'eunuque dont la main ne commet pas de forfait et qui ne nourrit pas de pensées perverses contre le Seigneur, il lui sera donné pour sa fidélité une grâce de choix, un lot très délicieux dans le Temple du Seigneur » (Sg 3,13-14).

Cette « contre-valeur », si on peut le dire, traverse toute la Bible. Elle secoue la tranquillité des valeurs de la société patriarcale, de la famille et du clan comme groupe de force et de pression. Elle permet d'ailleurs d'ouvrir une brèche vers la « virginité volontaire » de ceux qui se font eunuques pour le Royaume des cieux, dira Jésus dans l'évangile de Matthieu. Mais, déjà cette prise de distance dans la tradition vétérotestamentaire invite à reconnaître le don de Dieu et à ne pas s'enfermer ni se fermer sur son groupe, sur sa famille. C'est un fil conducteur que le lecteur peut retrouver dès les récits de la création, parcourant le Pentateuque et les Prophètes jusqu'aux écrits de sagesse. A partir de cette ébauche lexicale sur la famille et narrative sur la stérilité, comment déceler quelques fondements théologiques qui aident à réfléchir aujourd'hui sur la famille.

II. Survol canonique et fondements théologiques

Les récits de la création dans le livre de la Gn constituent le point de départ de notre lecture selon l'ordre canonique des livres. Au commencement, l'homme et la femme sont créés à l'image selon la ressemblance de Dieu (Gn 1,27). Mais comme le dit Y. Simoens, « il ne s'agit pas là, à proprement parler, de la famille en tant que telle, mais de la condition de toute famille possible⁵. » La création de l'homme trace donc d'emblée « un chemin d'accomplissement » (*ibid.*). Or, le premier des 613 commandements arrive juste dans le verset suivant : « Soyez féconds, multipliez-vous » (Gn 1,28). Cet ordre est donné à l'être humain (*adam*) créé déjà mâle et femelle (*zakar ûneqébâh*), mais appelé à se transformer continuellement en transmettant la vie. En effet, la suite du livre le montre, Genèse est divisé en dix *tôlédôt*, à savoir en dix sections introduites par « voici les *tôlédôt* » (les engendremens, la descendance). Il s'agit d'une naissance continue du couple en parents et de l'humanité en familles, en clans, en peuples. Le deuxième récit de la création, tout en étant le plus ancien, différencie l'homme et la femme (*îsh* et *ishâh*) et exprime un autre commandement : « L'homme (*îsh*) quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme (*ishâh*) et ils deviendront une seule chair » (Gn 2,24). La tradition juive compte d'ailleurs ce commandement comme le septième et le dernier des ordres de la création, c'est dire l'importance à lui accorder. De fait, une lecture au premier niveau s'interroge sur cette séparation du premier homme de ses parents ! Justement, le texte révèle probablement une certaine tension entre le clan et la famille nouvellement fondée par un nouveau couple. Le *Midrash Rabba* sur Gn 12 rapporte l'hésitation d'Abraham à quitter sa parenté et la maison paternelle pour obéir à l'appel de Dieu :

« Je vais partir, disait-il, et par ma faute on profanera le nom du ciel en colportant : il a abandonné son père à l'heure de sa vieillesse et s'en est allé ».

Cette séparation va trancher les liens fusionnels avec le clan ou le cercle familial paternel replié sur lui-même, pour suivre l'appel de Dieu et devenir à son tour bénédiction pour toutes les *mishpehôt* de la terre.

⁵ Y. SIMOENS, « La famille à la lumière des données bibliques », p. 354.

D'un autre côté, ce don de la vie est lié à l'Alliance. Toute l'histoire patriarcale, avec les récits de stérilité et de fécondité, manifeste la gratuité du don de Dieu et l'expression de sa fidélité à son alliance. C'est le même Dieu Créateur qui est la source de toute vie, c'est lui et lui seul « l'auteur tant du couple que de la procréation »⁶. Significatif à cet égard le fait de qualifier le mariage d'alliance, ou même de dépendre l'Alliance de Dieu avec son peuple sous des traits conjugaux et nuptiaux, spécialement chez les Prophètes. Malachie (2,14) parle de « la femme de ton alliance », puisque la trahison de l'alliance du mariage relève de la rupture d'une seule chair voulue par la création originelle. L'ensemble de la Torah confirme ce donné de la création et de l'alliance. L'obéissance à la Loi est pour Israël une actualisation du projet de la création et une expression de fidélité à l'alliance. Parmi les prescriptions concernant des cas extrêmes, il est intéressant de remarquer que la peine capitale sanctionne aussi bien l'adultère que le mauvais traitement des parents : « Qui frappe son père ou sa mère, ou les maudit sera mis à mort » (cf. Ex 21,15-17 ; Lv 20,9-10 ; Dt 21,18-21 ; 22,22). Les deux transgressions constituent une rupture à l'intérieur de la famille et appellent des sanctions extrêmes puisque l'alliance elle-même est brisée. L'exemple le plus parlant du lien intrinsèque entre la famille et la pratique de la Loi comme fidélité à l'Alliance divine nous est donné dans le Shéma Israël, encore prié quotidiennement par les familles juives *observantes* : « Écoute Israël, Yhwh notre Dieu est le seul Yhwh, Tu aimeras ton Dieu de tout ton cœur... Que ces paroles que je te prescris aujourd'hui restent dans ton cœur ! Tu les répéteras à tes fils, tu les leur diras aussi bien assis dans ta maison que marchant sur la route, couché aussi bien que debout, tu les attacheras à ta main comme un signe, etc. » (Dt 6,4-9). La transmission de la Parole divine passe par la relation père/fils et à travers le rapport entre l'extérieur et l'intérieur, la route et la maison, le corps social et la famille. Le même phénomène a lieu dans la liturgie pascale avec les questions-réponses de l'enfant au chef de famille. Ainsi sont rappelés à chaque génération les exploits du Dieu Sauveur qui a sorti son peuple d'Égypte et l'a libéré de l'esclavage pour son libre service. En d'autres termes, la famille joue une fonction de médiation, et dans l'apprentissage de la loi et dans la foi et la connaissance de l'histoire de Dieu avec son peuple. La famille fait entrer l'enfant dans la compréhension et l'actualisation de l'alliance avec le Dieu créateur et sauveur.

Cette médiation se déploie d'abord dans l'enseignement de la loi divine, non seulement à des moments privilégiés ou lors du culte liturgique comme l'accomplissent les prêtres. Bien plus, le Shema' insiste sur le quotidien, sur une religion du cœur à chaque moment. La famille est ainsi le lieu d'excellence de l'éducation, le lieu de l'apprentissage des traditions et de la vie dans l'Alliance. L'obligation du chef de famille concernant la transmission de la foi et de la loi à ses enfants est soulignée comme commandement normatif essentiel. Les livres sapientiaux ajouteront à ce principe fondamental une application sociale et relationnelle présentant le devoir du père de donner des instructions à son fils, comme se veut par exemple le livre des Proverbes. Ben Sirach souligne la responsabilité des parents qui doivent veiller à la bonne éducation de leurs enfants. Au sein de la famille, le jeune israélite apprend donc aussi la sagesse, l'art de bien vivre sous le regard de Dieu.

En second lieu, la médiation familiale est aussi d'ordre sacramentel, non pas dans le sens sacerdotal au service du culte de la communauté. Mais le père de famille préside dans sa maison au rituel pascale, à la circoncision de son fils, à l'offrande des sacrifices et à la conduite de sa famille aux pèlerinages sacrés.

Une troisième fonction de la famille médiatrice de l'alliance est celle de la bénédiction. Dieu a béni son œuvre et a doté le couple de la fécondité et du pouvoir sur la création. Il a béni Abraham et ouvert par lui la bénédiction aux familles de la terre. De même, pour manifester l'amour de Dieu et sa persévérance dans la protection de son peuple, les

⁶ Y. SIMOENS, p. 357.

patriarches veulent mettre leurs enfants sous le regard de Dieu et prononcent sur eux la bénédiction divine (Gn 27,48-49 ; 28,1-4 ; 48,20 ; 49,1-28)

Les Prophètes actualisent et approfondissent le même message. Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, Osée, tous vont exprimer chacun à sa façon la réalité de l'Alliance et de la Nouvelle Alliance dans ce lien d'amour de la part de Dieu Créateur et Sauveur. Dieu aime le premier et son amour se manifeste plus radicalement dans le « sur-amour », c'est-à-dire dans le « pardon ». Du point de vue de notre réflexion biblique sur la famille, les prophètes montrent que le fondement de la fidélité conjugale est la fidélité du Seigneur lui-même à son alliance, face à un peuple tenté par l'idolâtrie, l'abandon de son Dieu, le détournement vers ses intérêts politiques contraires à la justice et au droit. La vie même du prophète Osée est symbolique de la dynamique de l'Alliance et du pardon accordé gratuitement et accepté, accueilli en vue de la conversion.

Conclusion

Pour conclure cette traversée rapide dans l'AT, il ressort clairement que les hommes et les femmes dont la Bible raconte l'histoire ne sont pas à situer uniquement les uns par rapport aux autres (jalousie, haine, tromperie, violence, etc.), mais les uns et les autres par rapport à Dieu, créateur et sauveur, auteur de l'alliance, source de l'amour et du pardon. La réalité de la famille de ce point de vue n'est pas d'être un lieu parfait pour distiller paix et bonheur, mais un lieu de construction, de croissance par l'autre et par le regard du Tout-Autre ; un lieu où se révèle et se découvre le Dieu de l'Alliance, ouvrant à chacun un chemin d'accomplissement, de libération, de naissance à la vie.

Les implications pratiques permettent d'ouvrir quelques pistes de réflexion pour aujourd'hui, spécialement en ce qui concerne le ministère familial et la formation qui prépare à ce ministère. La famille comme médiatrice de l'Alliance, par l'enseignement, le témoignage, la bénédiction. La Bible, en racontant, ne cherche pas à nous montrer des « contre-modèles » à ne pas suivre, mais nous invite à entrer dans un chemin d'alliance, où l'amour de Dieu crée et sauve, juge et pardonne, orientant toujours vers un horizon plus large. Avec ce regard ouvert et l'accueil du don de l'Alliance, la famille ne peut plus se réduire à un groupe fermé sur lui-même, fermé sur ses membres ou sur son passé ou sur sa stérilité. Elle peut s'ouvrir pour devenir elle-même bénédiction de l'alliance pour les autres familles de la terre.

Bibliographie sélective :

- ALBERTZ, R. & SCHMITT, R., *Family and Household Religion in Ancient Israel and the Levant*, Winona Lake, Eisenbrauns, 2012.
- BALLA, P., *The Child-Parent Relationship in the New Testament and Its Environment*, WUNT 155, Tübingen, Mohr Siebeck, 2003.
- BARNAY, S., « La Sainte Famille... recomposée », *Le Monde de la Bible* 155 (2003), p. 49-53.
- BÉNÉTREAU, S., « Permanence de la symbolique familiale en Rm 8, 18-30 », *Études Théologiques et Religieuses* 87/2 (2012), p. 199-211.
- BONNEWIJN, O., *La famille dans la Bible : quand Abraham, Joseph et Moïse éclairent nos propres histoires*, Mame, 2014.
- CUVILLIER, É., « Filiation humaine et filiation divine : Jésus fils dans l'évangile de Matthieu », *Revue d'éthique et de théologie morale « Le Supplément »* 225 (2003), p. 69-86.

- DUTCHER-WALLS, P. (éd.), *The Family in Life and in Death : The Family in Ancient Israel, Sociological and Archaeological Perspectives*, New York/London, T&T Clark, 2009.
- GIBERT, P., *La Bible et la famille*, Entretiens avec Y. de Gentil-Baichis, Desclée de Brouwer, 2009.
- HESS, S. & CARROLL, R.M.D. (éd.), *Family in the Bible. Exploring Customs, Culture and Context*, Grand Rapids, Baker Academic, 2003.
- KALMANOVSKY, A., *Dangerous Sisters of the Hebrew Bible*, Minneapolis, Fortress Press, 2014.
- LEFEBVRE, Ph., *La famille (Ce que dit la Bible sur...)*, Paris, Nouvelle Cité, 2014.
- MARGUERAT, D., « L'esprit de famille : un parcours matthéen », in G. van OYEN & A. WÉNIN (éd.), *La surprise dans la Bible*, (Hommage à Camille Focant), Leuven, 2012, p. 157-175.
- O'BRIEN, J., « The Economics of Family : Changing Biblical Norms », *The Biblical Archaeology Review* 36/5 (2010), p. 30 ;76.
- PURVIS, S. B., « A Question of Families », *Interpretation* 52 (1998), p. 145-160.
- REEDER, C., *The Enemy in the Household : Family Violence in Deuteronomy and Beyond*, Grand Rapids, Baker Academic, 2012.
- SANDERS, J.A., « The Family in the Bible », *Biblical Theology Bulletin* 32 (2002), p. 117-128.
- SCHLOSSER, J., « La filiation dans le Nouveau Testament », *Lumière et Vie* 241 (1979), p. 61-73.
- SIMOENS, Y., « La famille à la lumière des données bibliques », *Nouvelle Revue Théologique* 127/3 (2005), p. 354-372.
- TAYLOR, L.K., *Give Me Children or I shall Die : Children and Communal Survival in Biblical Literature*, Minneapolis, Fortress Press, 2013.
- VAUX, R. De, *Les Institutions de l'Ancien Testament I*, Paris, Cerf, 1989⁵.
- WÉNIN, A., *Joseph ou l'Invention de la fraternité (Gn 37-50)*, Le livre et le rouleau 21, Bruxelles, Lessius, 2005.
- WESTERMANN, C., *Promises to the Fathers : Studies on the Patriarchal Narratives*, Philadelphia, Fortress Press, 1980.
- ZWILLING, A.-L., *Frères et sœurs dans la Bible*, Lectio Divina 238, Paris, Cerf, 2010.